

Êtes-vous hérétiques ?

(conférence du 30/01/2022)

Rivon Krygier

Le procès en hérésie

Le 16 décembre 2021, le grand Rabbin de Paris Michel Gugenheim déclarait, dans une interview diffusée sur le site Akadem, que les mouvements libéral et massorti devaient être considérés comme une « véritable hérésie », qu'aucun dialogue avec eux n'était permis, au risque de les cautionner. Il tempère ensuite (« il n'y a pas que du mauvais » dit-il) en rappelant que, pour son père, le grand Rabbin Ernest Gugenheim, on pouvait voir dans les libéraux une « propédeutique », un marchepied en somme vers le « vrai judaïsme », le judaïsme orthodoxe. Nous allons analyser cette double rhétorique et ce qu'elle révèle en creux.

L'accusation d'hérésie portée par l'orthodoxie pure et dure à l'endroit des *Riformim* (terme générique à connotation injurieuse pour désigner les divers courants modernistes du judaïsme) n'est certes pas nouvelle mais on note une montée en puissance de l'animosité dans les dernières années, dans un contexte de politisation des questions religieuses en Israël. La poussée démographique et sociologique (un certain retour du religieux) conforte les partis orthodoxes qui cherchent à obtenir le monopole sur toutes les questions religieuses et identitaires qui régissent la société. La diaspora absorbe la tonalité de ces diatribes, et la France – terre de laïcité où longtemps a dominé une convivialité courtoise, à défaut d'une collaboration étroite – n'est pas épargnée. Tenir des propos de type inquisitoire par qui occupe le poste de grand Rabbin de Paris du Consistoire – et en l'absence, à ce jour, de toute réprobation des autres représentants de cette institution – n'est pas tolérable. Comme je vais tenter de le montrer, il existe dans l'imputation d'hérésie, moyennant un procédé d'anathème et une politique d'excommunication, une incitation certaine à la haine et un potentiel de violence non négligeable. Quoi qu'il en soit, par-delà la question de ce qu'il y a lieu de faire en pratique pour lutter contre ce type de dérive, notre propos sera de mener une réflexion à partir de sources traditionnelles sur les questions suivantes : Existe-t-il une « hérésie » dans le judaïsme ? De quoi parle-t-on au juste ? Un tel opprobre est-il justifié de nos jours ?

Permettez-moi de commencer par évoquer mon expérience personnelle. L'orthodoxie que j'ai rencontrée dans mon adolescence arborait, le plus souvent, un visage affable et bienveillant. Issu d'une famille juive rescapée de la Shoah, non-pratiquante, je fréquentais assidument l'Hachomer Hatsaïr, mouvement de jeunesse sioniste de gauche, passablement antireligieux. Les rabbins avec qui il m'arrivait de discuter se gardaient bien de m'accuser d'être dans le camp de Satan. Un militant Loubavitch, resté jusqu'à ce jour un ami très cher, m'invitait chez lui à sa table de Chabbat, en sachant pertinemment que je m'y rendais en transports publics. Il ne me déjugait pas. On discutait avec passion, on divergeait avec respect, avec amitié et humour ! Je me suis mis à lire André Neher, Benno Gross, un peu Levinas, notamment dans les fameux *Actes des colloques des intellectuels juifs de France*. J'y découvrais un judaïsme de sagesse et d'humanité, revendiquant à la fois son identité et ouvert sur la cité et à l'universel. Je n'en étais pas peu fier et étais irrésistiblement attiré par ces joyaux. J'ai ri aux éclats, en savourant le mot d'esprit de celui qui devint un de mes maîtres de jeunesse, Manitou, le Rabbin Léon Askénazi déclarant : « Tout juif est juif, même les juifs pieux et y compris les juifs non-sionistes, les juifs enrhumés et les juifs philatélistes¹. » J'ai été son élève à Jérusalem, avant d'enseigner dans son institut *Maayanot*,

¹ *Information juive*, avril 1993.

puisqu'il m'avait confié les travaux pratiques de son cours magistral. J'ai tenu à l'informer lorsque j'ai décidé de m'inscrire au séminaire rabbinique *massorti*. Bien que très sensible à une approche qui se veut à la fois traditionnelle et universitaire, ce n'était pas sa voie. Mais il a compris que c'était la mienne et il m'a donné sa bénédiction. On s'est promis de maintenir le lien.

Lors de mes études à l'Université hébraïque, travaillant sur les divisions qui traversent le monde juif, j'ai été bouleversé de découvrir ce propos émanant de la personnalité religieuse hors du commun du sionisme religieux que fut le Rabbin Abraham Isaac Kook (1865-1935) : « Le reniement (*kefira*, la révolte contre la religion) recèle une légitimité transitoire, car elle permet de purger la foi des aberrations dont elle est affublée, en raison d'un déficit de profondeur dans le savoir et un manque de perspective dans le culte. C'est la raison même de son émergence »². Ou encore : « Les véritables justes ne récriminent pas contre l'iniquité, mais instaurent la justice ; ils ne récriminent pas contre l'hérésie, mais confortent la foi ; ils ne récriminent pas contre l'ignorance mais répandent la sagesse³. » Je me disais, en buvant ces paroles lumineuses, qu'il existe, dans notre peuple, une religiosité éclairée qui entend la critique adressée au monde traditionnel, sait y voir un défi, l'opportunité d'en saisir le meilleur pour approfondir et préciser le sens de sa vocation. Je pourrais encore multiplier les exemples.

En même temps, on ne doit pas ignorer que, dès la naissance de la Réforme juive au XIX^e siècle en Allemagne, diverses figures rabbiniques parmi les plus rigoristes, tel le fameux Hatam Sofer (1762-1839), en Austro-Hongrie, mais aussi plus engagées dans le monde moderne, tel le Rabbin Chimchon Raphaël Hirsch (1808-1888), en Allemagne, s'y sont opposé avec vigueur. Ces récriminations n'ont jamais cessé et nombreux sont ceux qui, avec plus ou moins de virulence, ont marqué leur désaveu⁴. Mais considérer que la Réforme représentait pour ces rabbins, d'entrée de jeu, la matrice de tous les vices, comme certains le prétendent aujourd'hui, constitue bien plus qu'une aberration historique. C'est une falsification idéologique qui doit être dénoncée. Je vais tenter de l'expliquer.

La réforme juive, responsable de l'assimilation ?

Le fait historique incontournable est que l'autorité rabbinique a été progressivement mise en cause partout en Occident, au fur et à mesure que la société civile tout entière s'émancipait du clergé. Ce processus a certes commencé par la Réforme, non pas par la Réforme juive, mais par la Réforme protestante qui éclate au XVI^e siècle. On aurait grand tort d'y voir une querelle étroite de clocher, de dissidence purement théologique. L'enjeu était la contestation du pouvoir et de l'abus de pouvoir du clergé, de la coercition par l'intimidation, l'emprise politique ou la violence. On sait de quoi les religions, toutes les religions ou idéologies même les plus athées, sont capables quand elles dictent leur agenda et imposent par la force leurs croyances et leurs normes. Depuis, en passant par le XVII^e (on pense à Spinoza), et plus encore du XVIII^e au XX^e siècle, les philosophes, les penseurs des *Lumières*, suivis des hommes de science ont élaboré une vision du monde et de la société émancipée du dictat religieux. Le discours dogmatique et mythique de la religion, pris au premier degré, est devenu, pour le plus grand nombre, de moins en moins crédible et de plus

² *Orot*, Jérusalem, Mossad ha-Rak Kook, p. 126.

³ *Arpilé tohar*, Jérusalem, édit. Makhon al chèm ha-Retsaya Kook, 1983, p. 39.

⁴ Suite à l'initiative courageuse du Rabbin Eliezer Melamed, figure de proue du sionisme orthodoxe, en juin 2020, appelant à cesser le boycott et à entamer le dialogue avec les courants non-orthodoxes, nombreuses ont été les réactions hostiles au sein du monde orthodoxe. Les Rabbins Amihai Eliash et Raphaël Arvon ont notamment publié un brûlot intitulé « Écarte tes pas de leurs sentiers » (*Pr* 1,15), en hébreu (décembre 2020), pot-pourri de citations acerbes de diverses figures de l'orthodoxie ayant, depuis plus d'un siècle, accusé les *Riformim* d'être les responsables de l'assimilation et de l'abandon de la tradition, et préconisé leur totale mise au ban.

en plus suffoquant. L'emprise religieuse sur les consciences, sur les sciences, sur la vie ordinaire, en était devenue intolérable. Les États modernes ont fini par s'émanciper et produire la *sécularisation*, que l'on nomme en France « laïcité », qui instaure la séparation de l'État et de la religion. En milieu juif aussi, – lisez l'historien Jacob Katz⁵ – les rabbins ont perdu progressivement toute emprise politique et juridique sur leurs fidèles, ne pouvant plus contraindre à l'obéissance aux normes religieuses, notamment à force de punitions corporelles, de quarantaines et d'anathèmes, etc. pour des fautes qui relèvent de la foi et de la libre conscience, telles que les l'indiscipline rituelle, la contestation. Mais pas seulement. Les rabbins, comme les autorités ecclésiastiques, ont perdu toute autorité en droit civil et pénal, sur les préjudices financiers et les questions maritales (sauf, sur ce point, en Israël). Prenons ainsi conscience que si, aujourd'hui, une femme juive bénéficie à part égale de l'héritage familial, si elle peut initier un divorce, si un individu peut faire librement ses choix de conscience et de croyance, de partenaire conjugal, critiquer ce qui lui semble injuste ou incongru, c'est grâce à cette émancipation. Au fil du temps, le fait que l'écrasante majorité de la société juive se soit détachée, à un degré ou un autre, des codes de la vie religieuse, n'a pas été sans provoquer un véritable tsunami, du point de vue identitaire. Avec l'Émancipation, nombreux juifs se sont christianisés, d'autres simplement assimilés aux us et coutumes de leurs pays. Certains ont adhéré à divers mouvements juifs en marge, voire en rupture avec la piété traditionnelle, comme celui de la Haskala (les « Lumières » juives), du Sionisme laïc, du Bundisme, du Communisme. C'est le vaste ensemble du monde juif en voie de sécularisation, sous toutes ses déclinaisons, celui dit des *Hofchiim* (« libertaires », sécularisés) qui a été taxé *indistinctement*, de renégat, relaps, infidèle et apostat, par les rabbins influents des cercles rigoristes que l'on regroupe aujourd'hui sous l'appellation de *Harédim*, d'ultra-orthodoxes.

Résumons-nous : ce n'est pas la Réforme juive qui a initié la « sortie des ghettos », le détachement de la discipline des *mitsvot* et la réduction de l'autorité rabbinique aux questions purement rituelles, mais toute la société occidentale qui a basculé dans l'ère moderne, sécularisée, pour le meilleur et pour le pire. Pour le pire, car on sait la déperdition – sur ce point l'orthodoxie n'avait pas tort – que représente cette rupture pour la survie du peuple juif ; mais aussi pour le meilleur, car le peuple juif ne pouvait davantage rester replié dans des communautés renfermées, des modes de pensée et d'action autoritaires, parfois abusifs et inadaptés. Comprendons que si une majorité écrasante de juifs ne désira plus adhérer au mode de vie traditionnel, c'est parce qu'elle ne s'y retrouvait plus, qu'elle ne s'y identifiait plus. C'est cela la réalité incontournable, toujours actuelle. Or, parmi tous les courants qui ont pris leurs distances avec la vision religieuse, certains ont tenté d'entrer dans le monde moderne tout en conservant des éléments de religiosité, à un degré ou un autre, depuis la réforme radicale jusqu'à l'orthodoxie moderne. Pour le dire autrement, tous ces mouvements modernistes – aussi critiquables qu'ils puissent être dans certains de leurs excès et de leurs illusions – étaient bien moins assimilationnistes que d'autres et ont, à leur façon, au contraire, lutté contre la dissolution massive du peuple juif. Ils voulaient et veulent encore que les juifs restent fidèles à leur identité, à leur foi et, au moins, à un certain degré de pratique. Or, ce sont ces mouvements qui, plus que tout autre, sont aujourd'hui dans le collimateur de l'orthodoxie radicale, jusqu'à en faire le summum de l'horreur, un objet de répulsion obsessionnelle.

⁵ Cf. *Hors du ghetto (émancipation des Juifs en Europe, 1770-1870)*, Paris, Hachette, 1984 ; *Exclusion et tolérance*, Paris, Lieu commun, 1987 ; *De la tradition à la crise (la société juive à la fin du Moyen Âge)*, Paris, Cerf, 2000.

Quand la diffamation atteint l'ignominie

Le recadrage historique que je viens d'esquisser est indispensable, car la grande fabulation qui se développera ultérieurement pour en devenir un lieu commun de l'orthodoxie radicale consiste à tenir la Réforme juive pour la grande instigatrice de l'assimilation, des mariages mixtes et, pire – tenez-vous bien – coupable d'avoir déclenché la colère divine qui, en représailles, a suscité la Shoa... Non, ce ne sont pas des propos isolés, marginaux, mais abondamment relayés depuis les plus hautes autorités ! À titre d'exemple, dans une interview accordée à la radio israélienne (orthodoxe) *Kol Ha-Emet*, en avril 2007, où il était interrogé sur la nature du « péché des six millions de Juifs » ayant péri durant la Shoa, le grand rabbin sépharade d'Israël, d'alors, Mordekhai Eliyahou, répondait d'un ton assuré : « Ils (les victimes de la Shoa) n'étaient pas coupables... mais la Réforme (du judaïsme) a débuté en Allemagne. C'est là que ces gens ont altéré la religion et ont commencé leurs agissements. Or comme il est écrit que lorsque la colère divine se déchaîne, elle ne fait plus de différence entre les justes et les méchants, c'est ce qui s'est passé... » Les « méchants *Riformim* » n'ont d'ailleurs pas achevé leur sinistre besogne, puisque l'assimilation des Juifs, dont ils seraient les pernicious agents, a fini par être qualifiée dans ces milieux de « Shoa lente ou silencieuse »... On plonge en plein délire, pour ne pas dire dans l'abject et l'obscène.

Le message latent, c'est quoi ? Si vous bravez l'autorité des rabbins radicaux et osez entrevoir une forme modernisée du judaïsme, vous êtes non seulement damnés (vous irez droit en enfer), mais êtes regardés comme les instigateurs du plus terrible génocide de l'histoire, puisque vous avez provoqué et perpétuez encore et encore la Shoa... Pardon, mais, dans sa tonalité, ce type de prêche ressemble aux homélies furieuses de l'antisémitisme médiéval, aux libelles de sang, lorsqu'on accusait les Juifs de profaner les hosties, de fabriquer du pain azyme avec du sang d'enfant chrétien ou d'empoisonner les puits pour propager la peste noire. Les *Riformim* forment le parfait bouc émissaire sur lequel on peut, sans retenue, placer et expier tous les péchés d'Israël, puisque ce sont les *Riformim* qui en sont la cause, eux qui ont perverti tous les autres. Comment peut-on verser dans une diffamation aussi énorme qu'avilissante ? Songez un instant à l'écrivain, penseur et Rabbin Abraham Joshua Heschel (1907-1972) qui a eu à la fois une formation hassidique, libérale et *conservative*, devenant une des références emblématiques du mouvement *massorti*. En France, on ne connaît pas de plaidoyer plus éloquent sur l'observance du Chabbat que son fameux essai *Les Bâtisseurs du Temps*. Il fut un temps où cet ouvrage figurait dans la bibliographie de ce qu'un(e) candidat(e) à la conversion au Consistoire devait lire. Était-il hérétique, un meurtrier du peuple juif ? La vérité est que des dizaines de milliers d'éducateurs et de rabbins non-orthodoxes, hommes et femmes par le monde, vouent leur vie à l'amour du peuple juif, de la Tora et de la tradition, redoublent d'inventivité pour sauver le judaïsme de l'extinction et raviver la flamme de la spiritualité juive. Quelques soient les débats et critiques que l'on puisse adresser à l'encontre des courants modernistes, ce procès est odieux. J'accuse – je pèse mes mots – tous ceux qui tiennent ces propos immondes ou usent du terme infâmant et inquisitoire d'hérésie, tous ceux qui les soutiennent, fut-ce sourdement, par leur silence complice, de répandre un « enseignement du mépris » – pour reprendre la triste expression de Jules Isaac – exécration qui prend ici la forme ahurissante d'un antisémitisme retourné contre une partie de la communauté juive.

Que signifie « l'hérésie » et quelles sont les mesures prescrites à son encontre ?

J'entends les pseudo-justifications sémantiques de ceux qui ont proféré l'accusation d'hérésie, prétendant poliment qu'il n'y a pas de quoi « fouetter un chat ». Somme toute, l'étymologie (du

grec ἀρεσις « opter, opiner ») ne pointe rien d'autre qu'une dissidence d'école. Après ce que je viens d'exposer sur ce que connote cette accusation auprès d'un large public – à savoir la haute trahison et la corruption assassine – personne ne peut, en toute honnêteté, se laisser duper par ce type d'enfumage. Examinons plutôt ce qui est dit de l'hérésie dans la tradition juive et tentons de tirer les leçons qui s'imposent. Il ne fait aucun doute que, dans le vocabulaire dédié (*kofrim*, *apikorsim*, etc.), la notion d'hérésie suppose que l'on ait récusé un certain nombre de dogmes appartenant à la doctrine officielle. Être « orthodoxe » au sens étymologique, c'est être, à l'inverse, en conformité avec la *doxa*. Or la première chose qu'il convient de souligner est qu'il n'existe pas dans le judaïsme un répertoire officiel de définitions de la foi faisant autorité, ni de concile ou de curie qui en serait les gendarmes. On relève indéniablement un certain nombre de croyances convenues, largement partagées par la communauté des fidèles. Mais elles ne font pas l'objet d'une définition arrêtée, dogmatique, qui, si vous la discutez ou la contestez, vous fait vous retrouver excommunié, ostracisé hors du peuple juif et voué à brûler à petit feu en enfer. Les Juifs partagent plutôt un héritage traditionnel, les Écritures (Bible) et une interprétation dite orale, talmudique et rabbinique. Nous sommes les dépositaires d'une bibliothèque commune d'une richesse inouïe qui forge notre esprit et notre culture. Le génie du judaïsme a consisté en ce que l'interprétation de ces textes a été tout au long l'objet de débats, de discussions passionnées et passionnantes. Toute la saveur du Talmud, c'est la culture du débat et de la mise en perspective. Toute la tradition juive est une grande discussion intergénérationnelle dans la recherche éperdue du sens de la parole révélée et de ses implications. Se dessinent incessamment des accords et des désaccords, et le fait que le judaïsme soit et reste un grand laboratoire de la pensée et de la recherche de la conduite juste et du sens de la vie, plutôt qu'une tour d'ivoire, emplie de certitudes et d'oukases, est notre marque de fabrique et ce qui fait notre vitalité et notre fierté.

Je me dois toutefois de nuancer mon propos. Il y a bien eu, dans l'histoire du judaïsme, à partir du Moyen Âge, des tentatives de définir une liste de dogmes et une volonté de l'imposer à l'ensemble du peuple juif. La plus fameuse n'est autre que celle de Maïmonide, au XII^e siècle, avec ses 13 articles de la foi. Selon lui, qui conteste l'une de ces définitions théologiques est immédiatement exclu du peuple juif et définitivement damné. Je ne puis, dans le temps qui m'est imparti, entrer dans l'étude détaillée de ces principes, les raisons qui ont conduit Maïmonide à les produire, et tous les remous que cette dogmatique impérieuse a suscités au sein du monde rabbinique⁶. Je me contenterai de souligner quelques points essentiels. Jusqu'au Moyen Âge, aucun rabbin ne s'était jamais risqué à établir une liste autorisée de dogmes pour le compte du judaïsme. Il est vrai que l'on peut trouver dans la michna du traité *Sanhédrin* (10:1) la dénonciation de quelques postures et parjures qui valent damnation, mais le contexte indique nettement qu'il s'agit de polémiques ciblées visant d'autres factions de la société juive, non pas de l'élaboration d'une théologie officielle définissant la communauté des croyants. Qui est familier avec la littérature talmudique sait que pour un oui ou pour un non, selon l'une ou l'autre opinion, un individu peut perdre sa « part au monde à venir ». Comme d'ailleurs la gagner. Pour illustration, qui oublie de faire sa prière du soir en rentrant chez soi, exténué, est passible d'une condamnation céleste, mais qui fait seulement quatre pas en terre d'Israël a gagné son coin de paradis. C'est un curieux procédé de langage, déconcertant, voire dérangeant, mais pas un système inquisiteur qui vise à réprimer tout débat. Je ne nie pas que, dans l'Antiquité, y compris chez les Juifs, on n'hésitait pas à qualifier tel individu ou tel groupe jugé dissident de toute une palette de sobriquets – renégats (*moumarim*), mécréants (*kofrim*), apostats (*mechoumadim*), hérétiques

⁶ Le professeur Menachem Kellner, de l'Université de Haïfa, a étudié la question de près et développé ses fines analyses dans un ouvrage dédié à la question de l'hérésie : *Must a Jew Believe Anything?* (UK, Littman, first published 1999).

(*apikorsim*) ou schismatiques (*minim*) – avec une hargne non contenue. Cependant, tout à la fois, dans le monde juif, on a accordé très tôt une place honorable au désaccord, à la pluralité des opinions sur tous les sujets même les plus sensibles. Le Talmud n'est pas un code doctrinal mais le réservoir de milliers de divergences rabbiniques parfaitement légitimes. Mais, au fond, le vrai problème n'est pas de savoir si l'intolérance et la violence ont pu imprégner la littérature rabbinique de l'Antiquité ; on sait que telle était la mentalité générale de cette époque et que l'intimidation et la coercition étaient monnaie courante. La question qui se pose à nous est plutôt de savoir si le tournant dogmatique que Maïmonide a tenté d'opérer dans un contexte de rivalité religieuse en plein Moyen Âge, s'imposait de manière catégorique au monde juif et si vouloir traquer le moindre écart de la *doxa*, en pourchassant lesdits hérétiques, est un mode de fonctionnement qui soit recevable dans le monde démocratique et sécularisé qui est le nôtre.

Pour la petite histoire, le moins qu'on puisse dire est que Maïmonide fut très vite contesté par de grandes figures rabbiniques, que ce soit sur sa définition des dogmes, sur leur nature, ou sur leur nombre. C'est le cas de Rabbi Abraham ben David de Posquières, de Hasdaï Creças, de Joseph Albo, de Isaac Abarbanel⁷. Même l'auteur du fameux code *Choulhan âroukh*, Joseph Caro, n'a pas jugé bon de retenir la profession de foi dogmatique de Maïmonide⁸. Qui plus est, il n'aura pas fallu longtemps pour qu'à son tour, Maïmonide soit taxé d'hérétique, lui et ceux qui ont suivi son approche, par tel ou tel rabbin. Dès le XIII^e siècle, des communautés juives entières de Provence et du nord de l'Espagne se sont jeté l'anathème, entre pro et anti-maïmonidiens⁹. On a reproché vertement à Maïmonide son approche aristotélicienne, considérant que c'était une contamination étrangère. On sait que parmi les premiers cabalistes, R. Chem tov ben Chem tov ou Meir Ibn Gabbai ont vilipendé le *Guide des égarés*, dans lequel Maïmonide expose pourtant ce qu'il croit être la quintessence des contenus de la foi, jugeant cet ouvrage incompatible avec la tradition juive¹⁰. De fait, si l'on suit jusqu'au bout les définitions de Maïmonide, des pans entiers de la cabale sont pure hérésie¹¹. Pour le dire clairement, l'écrasante majorité des juifs croyants et pratiquants d'aujourd'hui récusent bon nombre d'affirmations doctrinales maïmonidiennes. L'ironie est qu'on lui a beaucoup reproché d'être rationaliste et historiciste, comme on le reprochera aux *Riformim* et *Maskilim* du XIX^e siècle. Maïmonide tenait l'usage de l'astrologie, des talismans, de la magie, pour une pratique superstitieuse issue de l'idolâtrie¹². Or nombreux rabbins, jusqu'à nos jours, en ont fait usage ! C'est toujours le même problème avec l'hérésie : vous finissez toujours par être l'hérétique d'un autre... A-t-on oublié que le Hassidisme, dont les représentants aujourd'hui comptent parmi les plus zélés, a été longtemps considéré par les *Mitnagdim* (les « opposants » emmenés par les maîtres des Yeshivot classiques dont le fameux Gaon de Vilna) comme pure hérésie, voire idolâtrie en raison du culte du Rebbe, la consultation

⁷ Cf. Menachem Kellner, *Dogma in Medieval Jewish Thought: From Maimonides to Abravanel*, New York, Oxford University Press, 1986.

⁸ Cf. Kellner, *Must a Jew...*, p. 67.

⁹ Cf. Charles Touati, dans *La pensée philosophique et théologique de Gersonide*, Paris, Éditions de Minuit, 1973, p. 15-30.

¹⁰ Cf. Moshe Idel, *Maïmonide et la Cabale*, p. 30-34. Plus tard, le fameux Rabbin Jacob Emden, au 19^e siècle, a estimé que Maïmonide ne pouvait pas être l'auteur du *Guide des Égarés*, tant il lui paraissait étranger au judaïsme !

¹¹ Exemple : Maïmonide récusé l'authenticité du *Chiour koma*, ouvrage majeur de la mystique juive antique. Il se refuse à admettre qu'il puisse avoir été écrit par les Sages, tant son contenu le scandalise (cf. *Sefer Techouvot*, n° 373). Par la suite, Rabbi Abraham Aboulafia semble avoir été le premier critique à assimiler la doctrine théosophique des *Sefirot* à la Trinité chrétienne. Voir Moshe Idel, *Kabbalah : New Perspectives* (New Haven et Londres, 1988), p. XII et notes.

¹² Voir par ex. *Commentaire sur la michna, Avoda zara 4:7*.

des morts, et autres accusations¹³ ? Après dénonciation venant de ses opposants, le fondateur du Hassidisme Habad, le Rav Schneour Zalman de Liady fut jeté en prison par le Tsar. On connaît le sarcasme mordant du Rav Elâzar M. Chakh, chef de file des *Mitnagdim*, qui, il y a une trentaine d'années, déclarait encore à l'encontre du courant Loubavitch, qu'il formait la « secte la plus ressemblante au judaïsme » !

La vérité maïmonidienne sur l'hérésie

Venons-en aux propos explicites du grand Rabbin Michel Gugenheim. Se référant à Maïmonide, il déclare que la Tora a été donnée « *ad vitam aeternam* » et qu'on n'a pas le droit de modifier quoi que ce soit de ce qui est édicté, au prétexte que la réflexion humaine en déciderait autrement. Pour lui, « l'hérésie » des libéraux et des massorti consiste à corrompre le judaïsme par l'esprit du temps. C'est là, pour le moins, une appréciation des plus réductrices et caricaturales. Mais « admettons » et suivons un instant l'argument de Gugenheim. Concédons que Maïmonide, malgré les critiques à son encontre, a forgé de manière profonde le devenir de la Halakha, la loi juive. Examinons donc ce qu'il prône, vérité « *ad vitam aeternam* », dans ses commentaires et codes de lois, quant au sort qu'il convient de réserver aux hérétiques :

Lorsqu'un homme adhère à tous ces (13) principes et que sa foi en eux est sincère, il entre dans la communauté d'Israël, et c'est un commandement de l'aimer, d'avoir compassion pour lui et de se comporter envers lui en tout ce que nous a ordonné l'Éternel, concernant l'amour et la fraternité (envers son prochain). S'il commet des transgressions, en raison de son appétence et de la convoitise (son mauvais penchant), il sera certes châtié selon son péché, mais il aura néanmoins part au monde à venir, quoiqu'il compte au rang des délinquants d'Israël. Toutefois, si un individu met en doute l'un ou l'autre de ces (13) principes, il s'exclut de la communauté et sera considéré (selon les dénégations) comme un renégat (כופר בעיקר), un schismatique (מין), un hérétique (אפיקורס) ou coupeur des plantations (קוצץ בנטיעות). *C'est un commandement de le détester et de causer sa perte (Pirouch ha-michna, Perek Helek, Yessod 13).*

Haïr l'hérétique est un commandement ! L'amour du prochain, autrement dit toutes les règles de solidarité et d'entraide citoyenne, ne vaut que pour qui fait partie intégrante de la communauté. Or, si vous récusez un des dogmes, selon la définition précise que Maïmonide en donne, vous êtes excommuniés :

האפיקורסים מִיִּשְׂרָאֵל אֵינָם כִּיִּשְׂרָאֵל לְדָבָר מִן הַדְּבָרִים Les Israélites hérétiques ne sont plus à aucun égard, comptés pour Israélites pour quelque règle qui soit et on ne les réintégrera jamais sur la base de leur repentance (*Lois de l'idolâtrie 2:5*).

Remarque que, si vous êtes un transgresseur, vous êtes passibles de la peine de mort pour des délits rituels tels que la profanation du Chabbat, mais, bons croyants, vous êtes néanmoins toujours considérés comme juif. Je ne suis pas sûr que cela soit plus rassurant pour nos contemporains. Quoi qu'il en soit, la nouveauté stupéfiante est que c'est l'adhésion à la doctrine qui conditionne votre judéité. Toutefois, si seulement vous avez le moindre doute quant à la pertinence ou à la définition de certains dogmes, même sans velléité séditeuse, vous êtes méprisables et anathèmes. Je cite encore Maïmonide :

Si tu disais [en voulant excuser qui croit en la corporéité de Dieu] que c'est le sens littéral de l'Écriture qui l'a fait tomber dans ce doute, tu devrais savoir de même que celui qui adore les idoles n'est amené

¹³ Louis Jacobs signale, dans *La religion sans déraison*, Paris, Albin Michel, 2011, les lettres d'anathème contre les Hassidim dans l'ouvrage de E. Zweiful, *Shalom al yisrael* (Zhitomir, 1868-9), vol. II, p. 37-60 et de M. Wilensky, *Hasidim u-mitnagedim* (Jérusalem, 1970), vol. I, p. 187-190.

à leur culte que par des imaginations et par des idées fausses. [Cela n'empêche pas que l'on se montre intraitable envers l'idolâtrie] *Il n'y a donc pas d'excuse pour celui qui, étant lui-même incapable de méditer, ne suit pas l'autorité des penseurs qui cherchent la vérité* ; car, certes, je ne le déclare pas mécréant celui qui n'écarte par la corporéité (de Dieu) au moyen de la démonstration, mais je déclare mécréant celui qui ne croit pas qu'elle doive être écartée (*Guide* 1:36, Munk, p. 88).

Si vous vous demandez comment, chez Maïmonide, se traduit concrètement la détestation envers l'hérétique, en supposant que la loi juive s'impose sur la société, on tombe alors dans un discours tout simplement sidérant. Âmes sensibles s'abstenir... :

10 : Les *schismatiques*, ce qui inclut les idolâtres au sein d'Israël et le transgresseur *revendiqué*, – même celui qui consomme un animal non abattu rituellement ou s'est revêtu d'un vêtement hybride (fibres mêlées de lin et de laine) – et les *hérétiques*, ceux qui renient l'autorité de la Tora et de la prophétie, au sein d'Israël, c'est un commandement que de les tuer. S'il est en son pouvoir de les tuer par l'épée, en public, il le fait et sinon, il peut le tuer par ruse ou provoquer indirectement sa mort. Comment ? Il voit par exemple l'un d'eux tomber dans un puits et aperçoit la présence d'une échelle. Il lui dit alors qu'il se doit de l'emprunter pour aller récupérer son fils piégé sur le toit et lui fait croire qu'il la lui ramènera ensuite, et autres ruses du même ordre. [...] 12 : Qui est également visé par cette mesure, d'entre les Israélites ? Celui qui transgresse de manière assumée et répétée, comme les bergers de menu bétail, qui sont des voleurs patentés et résolus. En revanche, un Israélite qui transgresse – mais non systématiquement – pour assouvir son appétence, comme le fait de consommer, par goinfrerie, d'un animal non abattu rituellement, on ne restera pas indifférent à son sang (*Lois concernant les assassins et la sauvegarde de la vie* 4:10-12).

Pour le dire clairement, il s'agit d'un appel au meurtre, sans autre forme de procès. Pas seulement du renégat ou apostat affirmé, mais aussi du sceptique ou du croyant qui transgresse néanmoins les commandements de manière assurée et répétée, et non à l'occasion de je ne sais quelle tentation ou commodité. Qui transgresse le rituel en pleine conscience, par le refus assumé de se plier à ces règles rituelles, tombe sous le qualificatif de provocateur (*ôssé âvérot lehakhis*) et de renégat (*moumar*), équivalent à l'hérétique.

Monsieur le grand Rabbin Gugenheim, si nous prenions les textes de Maïmonide comme vérité *ad vitam aeternam*, comme vous les qualifiez, l'écrasante majorité du peuple juif tomberait sous cette condamnation à mort sans appel. Et si vous voulez bien vous souvenir que, selon Maïmonide, le christianisme est une idolâtrie, le sort des chrétiens qui vivraient sous une telle juridiction, en supposant qu'elle se traduise en mesure politique, ne serait pas beaucoup plus enviable, quoique meilleur que celui des hérétiques ou transgresseurs juifs invétérés, puisqu'à la différence, on ne doit pas chercher activement à tuer les idolâtres. Cela fait plus d'un demi-siècle que juifs et chrétiens ont entamé une démarche admirable de dialogue, de fraternité, de respect mutuel dans la différence. Allez-vous utiliser le qualificatif avilissant et incongru d'idolâtrie dans vos interviews, pour désigner le christianisme, au nom de la « vérité éternelle » établie par Maïmonide et tous ceux qui l'ont suivi ? J'ose croire que vous n'y songez même pas. Mais alors pourquoi vous gardez-vous de taxer les chrétiens d'idolâtres, mais ne vous privez pas d'user du terme infâmant d'hérésie envers des juifs ? Et si, pour vous, le christianisme ne se laisse pas réduire à une vulgaire idolâtrie, ne seriez-vous pas, vous aussi, un peu « hérétique », puisque vous admettriez implicitement que la Halakha doit évoluer dans son positionnement ? Si vous ne souhaitez pas réactiver la guerre des religions et l'importer au sein de la communauté juive, je vous exhorte à retirer vos propos malheureux et à répudier de votre réquisitoire tout procès en hérésie d'un autre âge qui ne correspond en rien à la réalité, au pacte social d'aujourd'hui, et aux enjeux de fraternité qui nous obligent.

Je me dois à présent d'insister sur la nécessité absolue de considérer les textes que je viens d'évoquer avec la plus grande précaution et réserve. Je n'ai jamais entendu aucun rabbin appeler au meurtre, que ce soit envers les hérétiques, les transgresseurs ou lesdits idolâtres. On a certes brûlé des Juifs sur les bûchers au Moyen Âge pour profanation, hérésie et apostasie, mais ce le fut à l'instigation d'autorités ecclésiastiques et l'œuvre sinistre de l'Inquisition chrétienne. Les autorités rabbiniques n'étaient pas en position de pouvoir judiciaire pour appliquer ce type de sentence et nous avons de bonnes raisons de croire que tel n'était aucunement leur état d'esprit. Quoiqu'il en soit, même si – Dieu soit loué – la répression sanglante de l'hérésie ne s'applique plus en Occident, depuis longtemps, il nous faut rester extrêmement vigilant sur la nostalgie fondamentaliste et le potentiel de violence qu'elle recèle, dès lors que l'on qualifie, sans la contextualisation qui s'impose, les règles édictées par Maïmonide comme vérité éternelle. Il suffit que cela entre dans la cervelle d'un déséquilibré ou d'un fanatique, ou que pouvoir politique soit redonné à des intégristes qui abolissent la distance historique avec ce type de codification et déclarent que toute évolution de mentalités et de normativité est « hérésie », corruption libérale par l'esprit du temps, et alors, le pire est à craindre. On sait que récemment encore, à Jérusalem, une jeune fille a été poignardée à mort par un fanatique religieux, parce qu'elle participait à une gay pride. Vous ne pouvez ignorer, M. le grand Rabbin, que vous jouez avec le feu lorsque vous réactivez le registre de l'hérésie.

Des bons et des mauvais juifs et du traitement qu'il faut aujourd'hui leur réserver

Tout cela nous laisse sur une question subsidiaire, capitale. Puisque, *stricto sensu*, la majorité actuelle du monde juif tombe sous la définition maïmonidienne de l'hérésie, comment les rabbins se sont-ils mesurés à cette énormité ? On relève que Maïmonide lui-même, dans l'un et l'autre de ses écrits, donne quelques bonnes raisons de ne pas appliquer systématiquement les sentences qu'il a pourtant lui-même édictées. Dans ses *Lois sur les rebelles* (3:1-3) – encore un texte terrifiant où il réitère l'appel à exécuter sans forme de procès tout mécréant en la loi orale rabbinique, tels les Karaïtes, allant jusqu'à dire que l'assassin accomplirait par-là une bien belle action, de salut public – il précise néanmoins que ceux qui sont nés dans le camp de ces hérétiques et ont hérité de leur doctrine par la force des choses, par leur éducation, doivent être considérés « comme des enfants enlevés et élevés en captivité » et, donc, tenus pour agissant sous la contrainte, « victimes d'une force majeure ». כתינוק שנשבה ביניהם וגדלוהו ואינו זריו לאחוז בדרכי המצות שהרי הוא כאנוס. En conséquence de quoi, dit-il, il convient non pas de les faire périr mais, au contraire, de les accueillir et de leur ouvrir les portes du repentir, s'ils en font la démarche.

Cette mesure de mansuétude, parce qu'elle reste très limitée, n'enlève rien à la radicalité inquisitoriale de Maïmonide (même si, je le répète, tout cela restait inappliqué). Il n'empêche que lorsque les rabbins ont été confrontés à la modernité, au détachement en masse de l'observance rituelle, bon nombre se sont saisis de ces nuances et ont voulu considérer qu'au fond, les Juifs sécularisés étaient à l'instar des Karaïtes, victimes d'une éducation tronquée et que, s'ils transgressaient allègrement les commandements, c'était seulement par appétence, cédant aux opportunités et commodités sociales, nullement parce qu'ils récusent la pleine autorité ou validité des pratiques religieuses¹⁴. Dès lors, ils ne pouvaient être tenus pour « hérétiques » mais seulement, si l'on peut dire, pour des délinquants désœuvrés. Maïmonide n'était pas aussi tendre, mais on ne peut que se réjouir d'une telle relecture. Il vaut mieux que les rabbins considèrent ainsi les transgresseurs, et ne pas avoir à les haïr, voire à les liquider. Ainsi en juge le Rabbin Abraham

¹⁴ Voir, par exemple, ce qu'écrit le *Hasdê David* (Samuel b. Jacob Pardo, 1718-1790, *Tossefta Houlin*, 1, s.v. *ou-khedé*, Livorno, 1776 ; reprint Jerusalem, 1970.

Isaac Kook, évoqué plus haut¹⁵ ou encore, après lui, le fameux Hazon Ich, Rabbi Abraham Isaïah Karelitz (1878-1953), chef de file de l'ultra-orthodoxie lithuanienne au temps de la création de l'État d'Israël. Il est l'auteur d'un propos très émouvant, abondamment cité, dans lequel il déclare, en substance, que nous vivons une époque de face cachée de Dieu, d'absence de prophètes et miracles, époque de grandes souffrances et d'ignorance¹⁶. Il ajoute ailleurs qu'aucun rabbin n'a su démontrer de réelles capacités à redresser les égarements de la génération par un discours persuasif¹⁷. En conséquence de quoi, il signifie explicitement que les règles meurtrières de Maimonide sont inapplicables et contre-productives et que la seule méthode légitime pour ramener les juifs à la foi et à la pratique religieuse est, je cite, de « les (at)tirer avec les cordes de l'amour et de les rendre ainsi à la lumière autant que faire se peut. » Il y a dans ce propos très inspiré une véritable humilité, une pleine conscience du grand désarroi des nouvelles générations, tant du côté sécularisé que religieux, une volonté de ne pas condamner indistinctement, une injonction d'user de persuasion et de conviction plutôt que d'intimidation et de coercition. C'est d'une sensibilité salutaire.

Peut-on pour autant se satisfaire d'une telle proclamation, si l'on veut véritablement dépasser le potentiel de violence et de dénigrement ? Je crains que non. La première raison est que le Hazon Ich, quand on étudie de près ses écrits, considère bien qu'il existe toujours, au moins dans le principe, des hérétiques haïssables qui supportent les condamnations et damnations. Pour lui, tout individu qui transgresse le Chabbat en public, fut-ce « par appétence », dans la mesure où il rejette l'obligation même d'accomplir les commandements, et le *credo* qui lui est associé, tombe dans l'hérésie du plus haut degré, dite « par provocation »¹⁸. Si n'était sa brillante réserve, évoquée plus haut, selon laquelle toute la génération est comme tétanisée, sidérée par une force majeure, aucun *modus vivendi* n'aurait pu être envisagé avec le monde sécularisé. C'est *a posteriori*, sur un plan pragmatique, qu'il juge irréaliste de lui porter violence, et n'envisage d'autre relation que l'incitation à la repentance. C'est de nature à calmer les ardeurs inquisitoires dans des conditions données, non d'empêcher leur réveil en d'autres conditions, comme on peut le craindre, hélas, quand le religieux accède à quelque pouvoir. La seconde raison est que l'usage de la catégorie « d'enfants enlevés et élevés en captivité » ou de « victimes d'une force majeure » pour désigner les juifs qui, de nos jours, ne se plient pas à la discipline de la *Halakha*, n'observent pas le Chabbat dans toutes ses règles, etc., est des plus douteux, pour ne pas dire totalement fictif. Car, que signifie le fait que les décisionnaires de bonne volonté accordent toutes sortes de circonstances atténuantes à ceux qui ne pratiquent pas ou qui ne souscrivent pas à ce que la tradition impose, en arguant qu'ils transgressent par appétence, par ignorance, par effet d'entraînement ? Réponse : qu'ils agissent par faiblesse, immaturité, ingénuité. Le présupposé, dans le fond, est qu'ils ne récusent rien de la tradition et que, si seulement ils en avaient les moyens et le courage, ils redeviendraient tous de bons pratiquants et de bons croyants. Mais, franchement, n'est-ce pas là une posture des plus invraisemblables et infantilisantes ? Bien des Juifs, même quand ils ont un attachement certain et profond envers leur peuple, même quand ils retiennent avec fidélité de bonnes parts de la tradition juive et l'honorent, récusent néanmoins certaines croyances ou refusent certains préceptes. Ils ne sont pas simplement des « orthodoxes qui s'ignorent » ou des « hérétiques anonymes » qui ne demanderaient qu'à se désintoxiquer de leurs addictions et à se défaire de leurs

¹⁵ Cf. *Iguerot Reaya* 1:138. Voir R. Shemuel HaLevi Wosner (1914-2015) : « Tous les renégats de nos jours ne sont pas des idolâtres mais simplement des dévoyés, le plus souvent par appétence, la plupart d'entre eux sont tels des enfants tenus en captivité par des étrangers et c'est pourquoi, nombreuses réserves doivent être prises en considération quant à leur statut » (*Responsa Chevet Levi* 5:146).

¹⁶ Sur *Michné Tora*, *Hil. déôt* 6:3 ou sur *Yoré déa*, *Hilkhot chehita* 2:16 ; 2:28.

¹⁷ *Sefer ahavat hessed* 55b, n° 17.

¹⁸ Il convient de lire avec attention les deux premiers chapitres de *Yoré déa*, *Hilkhot chehita*. Notamment 2,18.

déviances. C'est en pleine conscience et parfaite intelligence que bien des Juifs prennent distance quant à la validité et l'actualité de certains contenus de la tradition.

Prenons un échantillon de questions parmi tant d'autres qu'ils se posent. Comment croit-on en la providence après la Choa ? Doit-on croire à l'historicité de tous les récits bibliques, par exemple, le fait que tous les animaux de la terre ont embarqué dans l'arche de Noé ? Doit-on prolonger le système patriarcal, la sujétion des femmes, interdire à une femme de chanter en public, de les séparer ou les reléguer au fond des autobus, les éloigner de la vie publique et politique, par « pudeur », de gommer leur visage dans les publications, de mettre au ban les mécréants, de diaboliser voire de persécuter les homosexuels, ou, souhaiter ardemment, une fois le Temple reconstruit, que les sacrifices animaux soient restaurés, les punitions corporelles et les exécutions publiques rétablies et qu'un père puisse à nouveau vendre sa fille en esclave, comme l'y autorisait la loi antique ? Je m'arrête ici. Toutes ces questions et remises en question qui traversent les esprits, et tant d'autres du même acabit, ne sont pas l'expression d'un renoncement ou parjure envers le judaïsme, mais la prise de conscience que si l'on ne place pas la tradition, ses croyances et ses normes dans une perspective historique, si on ne réfléchit pas à la manière dont on peut incarner les plus hautes valeurs de cette tradition et de fonder la foi sur ce qui est crédible et sans contrainte, le judaïsme perd tout son sens, sa pertinence, sa saveur. Pardon de mettre encore les pieds dans le plat, et prenons un exemple dérangeant. Maïmonide, encore lui, écrit dans son code de loi que « Toute femme qui refuserait d'effectuer un des travaux qu'elle est [légalement] obligée d'accomplir (tel que laver les pieds de son mari), on l'y contraint, dut-on user du martinet » (*Hilkhot Ichout* 21:10)¹⁹. Maïmonide écrit – je le rappelle – en plein Moyen Âge et en environnement musulman. Certains maîtres, en d'autres contrées, comme R. Abraham ben David de Posquières, qui découvrent très vite ce texte s'en émeuvent et disent qu'un tel comportement est inadmissible. Ouf ! Mais n'est-ce pas la preuve que l'on ne doit pas considérer les normes prescrites comme absolues, qu'il existe, au contraire, une nécessité absolue de les contextualiser, et de se réjouir des avancées sociales quand elles honorent davantage la dignité humaine et promeuvent, en la matière, une égalité de droit ?

Ce ne sont pas seulement les courants dits non-orthodoxes qui se penchent sur ces questions, mais le public en général lorsqu'il scrute les textes ou lorsque, éberlué, il découvre sur certains sites des rabbins souriants qui, encadrés par un *design* étudié pour être « branché », tiennent des prêches délirants ou enflammés qui ont de quoi faire frémir par leur obscurantisme. Se poser alors certaines questions, s'indigner, n'est-ce pas là alors le signe le plus probant d'un attachement au judaïsme ? Et si les Juifs qui abandonnent le judaïsme, le faisaient, en bonne part, non pas parce qu'on le réforme, mais parce qu'au contraire, on le fige, et qu'ils ne peuvent s'identifier davantage à des discours et normes qui leurs sont devenus sinon totalement inaudibles, carrément scabreux ? Et si, au fond, « la véritable hérésie » consistait précisément à refuser obstinément d'admettre que le judaïsme a bel et bien évolué dans sa normativité à travers les âges, et que telle est sa grandeur et sa vigueur ? Bien entendu – que l'on soit rassuré – je n'ai guère l'intention de tomber à mon tour dans le langage de l'imprécation et qualifier quelque courant que ce soit du terme infamant d'hérésie. Mais j'ose affirmer que les courants modernistes, depuis les plus libéraux jusqu'aux orthodoxes modernes, en passant par les massorti, avec toutes les critiques que l'on peut leur adresser et le débat légitime que l'on peut avoir sur les alternatives proposées, ont l'immense

¹⁹ Il n'est pas établi s'il s'agit du droit du mari de « corriger » sa femme (hypothèse la plus probable) ou si c'est là une prérogative du tribunal rabbinique. Cf. Abraham Grossman, « La violence contre les femmes dans la société juive médiévale », dans *Fenêtre sur la vie des femmes dans la culture juive* (en hébreu), Jérusalem éd. Z. Shazar, 1995, p. 183-208.

mérite de se mesurer à toutes les questions posées, de les prendre au sérieux et de ne pas les réduire à une vulgaire ou grossière mutinerie. Il existe d'ailleurs au sein de ces mouvements, comme d'ailleurs au sein de l'orthodoxie, non pas un seul positionnement mais toute une palette, avec des débats internes. Dire des courants modernistes qu'ils sont, dans le meilleur des cas, une « propédeutique », c'est encore une manière condescendante de dénigrer les personnes en quête de sens et ignorer superbement de grands maîtres et érudits qui en sont les inspireurs. La contextualisation historique des croyances et pratiques juives n'est d'ailleurs pas l'apanage des courants non-orthodoxes, mais la méthodologie critique mise en œuvre par l'ensemble de la communauté scientifique qui étudie le judaïsme dans les universités à travers le monde, jusqu'à l'Université religieuse de Bar-Ilan ! Sont-ils tous hérétiques ? Des « orthodoxes hérétiques » ? Ni la qualification de méchants pourfendeurs de la loyauté juive, ni celle d'innocents ahuris ne fait droit à leur recherche et à leur démarche.

Le distinguo opportuniste

Comment repérer alors les horribles hérétiques ? Je le redis, bon nombre de rabbins des temps modernes ont compris qu'ils ne pouvaient se permettre de s'aliéner l'écrasante majorité du peuple juif et se sont efforcés de trouver des circonstances atténuantes à la sécularisation. L'exercice est une véritable prouesse pour ne pas dire une pirouette. Puisque, la plupart des pécheurs ne sont pas vraiment rebelles et que les mécréants le sont à leur corps défendant, qui reste alors sur le banc des accusés, qui est « l'hérétique » impénitent et inexpiable ? La réponse est elle aussi très pragmatique et, pour tout dire, très politique voire opportuniste : l'hérétique, c'est l'insubordonné ; celui qui ose débattre de judaïsme, discute la normativité que lui confère la branche la plus radicale. Se dessine alors un accord tacite : si vous êtes en rupture avec la pensée et les codes de la tradition mais reconnaissez que la seule autorité légitime est celle des rabbins orthodoxes, vous êtes des juifs excusables. Mais quiconque ne se contente pas de poser des questions et tente d'y répondre par quelque divergence est sacrilège. Il porte ombrage à l'autorité des rabbins rigoristes, une exclusivité dont ils prétendent détenir l'apanage, en dépit de la réalité sécularisée.

On comprend que cela leur déplaît. Mais n'est-ce pas néanmoins surréaliste, paradoxal ? Le doigt inquisiteur n'est pas dirigé contre ceux qui abandonnent le judaïsme, ni même contre ceux qui le méprisent, mais contre ceux qui le pratiquent religieusement, tout en prenant quelque distance critique sur tel ou tel aspect de la pratique, au nom d'une recherche de la pertinence, du sens, de l'adhésion intérieure. Et j'insiste : le plus souvent, non en rupture à la tradition mais en fidélité, en se fondant sur l'étude érudite de la loi et de ses transformations. Cette focalisation sur le « renégat », quand on y réfléchit, est à la fois logique et absurde. C'est logique pour qui est enfermé dans ses certitudes et refuse tout dialogue, toute contradiction. Dans toutes les religions, il n'est pas de pire ennemi que le « frère ennemi », celui qui discute et diverge, et vise à convaincre le même auditoire que le vôtre. L'hérétique n'est pas tant un opposant qu'un concurrent. Et si on ne se sent pas de lui tenir tête par des arguments pertinents, il ne reste alors que le dénigrement et la diabolisation. Et la menace de relégation, arme puissante de dissuasion, envers quiconque fricoterait avec eux. Le non-orthodoxe devient le repoussoir, l'épouvante, la caricature. On le sait, il n'y a rien de plus efficace pour galvaniser les troupes, pour instiller un peu d'adrénaline dans une jeunesse asséchée par une vie austère et enrégimentée, que de désigner un « ennemi juré », infiltré, une « cinquième colonne » et d'appeler, si l'on peut dire, à partir en croisade, à le bouter hors des rangs de la communauté des croyants.

L'hérétique, le paria

Concrètement, le bréviaire de la haine se décline par l'anathème, le boycott, les humiliations. Il suffit de suivre religieusement les *responsa* du décisionnaire américain du siècle passé, Moshe Feinstein ou autres décisionnaires alignés²⁰. On ne doit pas les fréquenter, se rendre dans leurs synagogues, apprendre d'eux, lire leurs écrits, les accepter comme dignes témoins des cérémonies de mariage, boire de leur vin, les aider en quelque façon. Il faut refuser leurs enfants dans les écoles juives, ne pas leur donner accès au bain rituel, ne pas permettre à un traiteur d'offrir un service de cashrout sous le label du consistoire, assister à leurs cérémonies, ne pas les faire monter à la Tora, leur refuser les services religieux comme celui de scribe pour l'entretien des *sifré Tora*. Refuser les débats publics avec leurs rabbins, ne pas se faire photographier avec eux, ne pas leur serrer la main, leur refuser le titre de rabbin ou, si nécessaire, choisir la prononciation américaine de « *rabbai* » pour faire caricature de rabbi *new Age*, à moitié assimilé et illuminé. Bref, on l'aura compris, même si tout cela reste le plus souvent officieux, inavoué, voire accompagné de sourires doucereux et de formules de politesse, c'est bien de ségrégation, de vexations, de diffamation dont il est question, et d'instructions au personnel ou menaces de licenciement envers qui braverait l'anathème, quand cela vient de certaines autorités consistoriales. Parlez à mes collègues modernistes. Nous en avons tous fait l'expérience et en récoltons régulièrement les témoignages. Cela fait penser aux sportifs iraniens interdits de concourir avec des athlètes israéliens. Ou au BDS ! En Israël, cette animosité dégénère en violence puisque les femmes modernistes au Kotel (au Mur occidental), libérales, massorti mais aussi orthodoxes modernes, sont bousculées ; on leur crache au visage et on les frappe. Je passe ici les détails sur ce spectacle honteux et profanatoire en ce haut lieu de la conscience collective du peuple juif.

Épilogue

Je disais, quelque peu résigné, que cette attitude diffamatoire et vexatoire est logique pour qui est dans un narratif de monopole, d'exclusion et de condescendance. Tout est fait pour ne pas se mesurer aux problèmes que la religion soulève et de brocarder plutôt les courants modernistes qui cherchent à les traiter. Mais, je voudrais surtout souligner combien cette attitude est absurde, et terminer, sinon sur une note d'espoir – ne soyons pas trop naïfs – du moins, sur un appel au bon sens. C'est une attitude absurde car le discours de haine gratuite et de médisance est profondément contraire à l'éthique juive et à tout ce qu'une religion digne de ce nom est censée porter²¹. C'est absurde car l'orthodoxie ne gagnera pas en adhésion, en prenant le visage du fondamentalisme. Oui, je vous l'accorde, les radicaux attireront toujours des radicaux, formeront un noyau dur d'inconditionnels, enfermés dans leur forteresse de certitudes. Oui, en flattant l'ego, en glissant sous le tapis les questions qui dérangent et en dénonçant tout sens critique, ils parviendront toujours à faire quelques bons adeptes. C'est hélas dans l'air du temps. Mais ce n'est pas ainsi que l'on peut espérer conquérir le cœur et la foi de la majorité des Juifs qui, éloignés, peuvent être en quête de sens et désireux de maintenir ou de renouer avec leur identité religieuse, sans verser dans le fanatisme. Cette attitude est absurde car, tout bien considéré, une fois la tête au-dessus de la mêlée, il apparaît que tous les courants du judaïsme militent pour un ressourcement, un renouement avec notre tradition, à un degré ou un autre, sous un angle ou un autre. Tous partagent le même objectif, au moins en ce qu'ils sont des alliés objectifs contre la dissolution, le délitement et la disparition des communautés juives de la diaspora. L'urgence, la priorité, c'est le *pikouah*

²⁰ *Iguerot Mochè, Orah haïm* 3:22 ; *Even ha-ezer* 26, 46 et 135.

²¹ A. I. Kook : « Si notre Temple a été détruit, et si le monde s'est détérioré avec lui, c'est par la haine gratuite. C'est donc par l'amour gratuit que le Temple sera à nouveau reconstruit, et le monde avec lui » (*Orot ha-kodèch* 3:324).

nefech, la survie du peuple juif dans un monde où les minorités tendent à se dissoudre. La posture inquisitoire est absurde, parce qu'au fond, dans le désaccord que l'orthodoxie oppose aux courants modernistes, toutes tendances confondues, il y a matière à débat. Chacun des courants du judaïsme – et j'y inclus ceux qui sont areligieux, voire antireligieux que je ne diabolise aucunement – tous ont leur mot à dire, leur pierre à apposer à l'édifice. Rappelons-nous du propos du Rav Kook : « la révolte contre la religion permet de la purger de ses aberrations. C'est sa raison d'être. » Je le dis en toute sincérité, sans aucune flagornerie : le judaïsme doit tant à l'orthodoxie et à ses diverses déclinaisons. C'est au sein de l'orthodoxie que l'on trouve avec le plus de force et de détermination l'attachement à nos livres sacrés, à nos traditions, à la discipline de l'accomplissement des commandements qui élève les fidèles aux plus hauts degrés de sainteté. L'orthodoxie, c'est du sérieux ! Souvent fascinant. Mais qui n'est que sérieux finit par se prendre au sérieux, risque de se montrer rigide, manquer de réactivité et de sensibilité pour répondre aux défis du temps. L'orthodoxie ne doit pas se dédire, elle ne doit pas manquer à sa vocation de gardien et de contradicteur, voire d'opposant à ce que peuvent produire les courants modernistes. Notre peuple a développé une culture talmudique du débat, de la controverse. C'est, je l'ai dit, notre force, notre botte secrète. Nous n'avons pas besoin d'être dans la disputation médiévale, dans l'invective, dans la dénégation. Dans le désaccord, nous pouvons être des partenaires, non des adversaires. Et découvrir aussi, incidemment, que nous partageons bien des croyances, des valeurs et des normes ! Personne n'a raison tout seul. Nous ne sommes pas meilleurs que vous ; nous n'avons pas la vérité infuse. Nous avons à apprendre de vous. Sûrement, vous aussi de nous. Le bon sens et la sagesse sortent de la bouche de deux figures de l'orthodoxie que je citais au début de mon intervention et que je souhaite relayer en épilogue. Le secret d'une tradition n'est-elle pas qu'il y a des choses qu'il faut se répéter inlassablement pour qu'elles fassent enfin leur œuvre ?

Le Rabbin Léon Askénazi, Manitou, disait : « Tout juif est juif, même les juifs pieux et y compris les juifs non-sionistes, les juifs enrhumés et les juifs philatélistes. »

Le Rabbin Abraham Isaac Kook disait : « Les véritables justes ne récriminent pas contre l'iniquité, mais instaurent la justice ; ils ne récriminent pas contre l'hérésie, mais confortent la foi ; ils ne récriminent pas contre l'ignorance mais répandent la sagesse. »